

MAREK GAWELKO

Kraków–Lublin

QUELQUES TENDANCES GÉNÉRALISANTES EN TYPOLOGIE ROMANE

0. Le propos des lignes qui suivent est de donner une appréciation de quelques tendances générales qui se dessinent en typologie romane. On sait bien que la typologie universelle et générale (cf. Gawelko 1984) dominait au XIX^e siècle. Par exemple, la «très fameuse classification» faisait entrer les langues dans leur intégrité dans un des trois types (flexionnel, isolant ou agglutinant). Le XX^e siècle a renoncé à la typologie générale, celle-ci, basée sur un ou quelques traits, conduisait nécessairement à des résultats fragmentaires.

On a tout lieu de s'étonner que, dans le domaine de la linguistique romane, une méthode analogue persiste au XX^e siècle. Les langues romanes sont divisées en 2, 3, 4, parfois 5 ou 6 groupes sur la base de critères formels isolés (pour plus de détails, cf. Mańczak 1991 p. 5-21).

Ces critères ont l'inconvénient d'être non seulement isolés et d'une importance minime ou nulle pour le fonctionnement de la langue, mais aussi, parfois, motivés seulement du point de vue historique. Par exemple, l'un des critères permettant la division des langues romanes en deux groupes, appliqué par Bartoli et Wartburg, c'est la sonorisation de *t* intervocalique, mais dans les langues romanes occidentales, où cette sonorisation a eu lieu, le *d* ne persiste qu'en portugais tandis qu'en français et en espagnol il a connu d'autres stades de développement. Ce type de classifications des langues romanes fait l'objet de maintes critiques.

Cependant, étant donné une multitude de travaux typologiques concernant les langues romanes apparaissant ces dernières décennies la question se pose de savoir si une typologie générale des langues romanes est faisable vers la fin du XX^e siècle.

L'article comporte deux parties. Dans la première, nous présentons un choix d'opinions qui, sans viser à l'exhaustivité, donne néanmoins une

certaine idée de l'état des recherches à ce sujet. Dans la deuxième, nous rappelons quelques régularités générales que nous avons établies nous-mêmes et que nous avons essayé d'intégrer à un modèle permettant une description générale des langues romanes.

1. La première tentative de description intégrale est celle de W. Mańczak (1959). La classification est fondée non pas sur un choix de formes, qui a forcément un caractère arbitraire, mais sur la totalité des morphèmes que comportent des textes parallèles. La limitation à laquelle cette tentative est sujette c'est qu'elle ne dépasse pas le cadre de la morphologie.

Malheureusement cette classification n'a pratiquement pas trouvé d'écho. Ce n'est que dans les années 1980 que la tendance généralisante s'affirme d'une façon beaucoup plus nette dans le domaine de la typologie romane. En Allemagne, il y a eu au mois deux conférences consacrées à ce sujet. L'une s'est tenue à Fribourg (le matériaux de cette conférence ont été publiés par W. Raible: *Romanistik, Sprachtypologie und Universalienforschung*; cf. notre compte rendu dans le présent numéro de «Roczniki Humanistyczne» p. 109-112). Pour l'autre, nous n'avons obtenu que quelques communications provisoirement polycopiées présentées au plénum «Ganzheitliche Typologie versus Teiltypologie». Comme l'une d'elles: *Holistic versus Partial Typologies*, présentée par B. Comrie, contient des exemples romans, il convient d'en tenir compte ici.

Comrie distingue entre deux sortes de typologies: «holistic (integral), i.e. covering only some proper subpart of a language's structure» (p. 213). Cette opinion correspond à l'*opinio communis*.

L'élément essentiel de l'approche intégrale consiste dans les «implicational relationships among the different subparts of a linguistic system» (p. 124). L'auteur a raison de renoncer aux classifications basées sur un ou plusieurs traits si aucun lien fonctionnel entre eux n'est établi ou si la combinaison des traits ne présente pas d'intérêt pour la typologie. Ainsi il ne considère pas comme «typological groupings» les langues philippines ou les langues balkaniques. Comme on sait, celles-ci ont en commun des traits tels que le syncrétisme du génitif et du datif, l'article défini postposé, la faiblesse de l'infinitif. D'après Comrie, ces traits présentent un intérêt du point de vue de la linguistique aréale plutôt que du point de vue de la typologie.

Pour l'essentiel, nous sommes d'accord. Cependant, une chose n'est pas claire: quelle combinaison de traits est typologiquement valable? Les exemples donnés n'apportent qu'une réponse partielle à cette question.

Pour Comrie, la typologie morphologique est, de nos jours, moins prometteuse que l'ordre des mots. La typologie morphologique est fondé sur un

seul trait avec peu de possibilité d'établissement des rapports implicationnels se manifestant dans des domaines logiquement indépendants. Il en va tout autrement pour l'ordre des mots. Pour illustrer cette thèse, il prend l'exemple de Vennemann qui soutient que les langues montrent une tendance à l'ordre soit du type: membre déterminé – membre déterminant soit du type: membre déterminant – membre déterminé (les termes utilisés sont: operator – operand). Ceci se manifeste à différents plans d'analyse: dans la proposition (objet – verbe), dans le groupe nominal (nom déterminé – génitif), etc. Il est impossible de vérifier la thèse de Vennemann sur la base des seules langues romanes, qui sont toutes du type V-O.

Il n'en va pas de même pour l'exemple suivant, basé sur le matériel roman. Il s'agit de la division des langues en langues «pro-drop» et langues non «pro-drop», introduite par la grammaire générative. Aux langues «pro-drop», on assigne les traits suivants: *a.* le pronom sujet atone est normalement abandonné (it. *credo* plutôt que *io credo*), *b.* une riche flexion verbale, *c.* facilité à invertir les constituants sujet et verbe (it. *è arrivato Gianni*), *d.* le pronom objet direct se met facilement en tête de phrase (it. *chi credi che partirà?*). L'italien serait une langue «pro-drop», l'anglais une langue non «pro-drop».

Nous sommes d'accord avec la thèse qu'il y a une différence entre les quatre traits énumérés ci-dessus et les traits communs aux langues balkaniques ou aux langues philippines, même si la constatation de Comrie à ce sujet est dépourvue d'argument convaincant: «The pro-drop parameter ties together four logically unrelated structural properties of languages» (p. 218) et nous devons nous fonder sur l'intuition pour décider qu'il y a en effet un rapport intime entre ces traits. Néanmoins quelques remarques s'imposent.

Comrie constate que «the pro-drop parameter [...] marks an important stage in the recent development of linguistic typological thought» (p. 218). Nous pensons qu'en revanche les traits énumérés étaient connus déjà au XIX^e siècle. En effet, ce qui les relie, c'est la tendance synthétique caractérisant la langue qui les possède. On peut parler d'un universel (ou mieux: d'une tendance générale) qui consiste en ce que si le point *b.* est vrai, vrais sont aussi les points *a.*, *c.* et *d.* Seule la terminologie est moderne: il est question de «rich system of verb agreement» et non de «rich nominal inflexion» ou de «movement of 'WH-elements'».

Un autre problème. L'auteur écrit encore au sujet du «pro-drop parameter»: «Unfortunately, more recent work, including work within the generative paradigm, has cast considerable doubt on the validity of these correlations» (p. 218).

D'où vient ce doute? Même si l'on se limite aux traits *a)* et *b)*, on trouve des contre-exemples. D'une part, en japonais on a affaire à l'absence de l'accord verbal mais en même temps aussi à l'omission libre de pronom sujet atone. D'autre part, on trouve, en allemand, aussi bien la flexion verbale que le pronom sujet atone obligatoire. Or, nous pensons que le problème est des plus simples et, pour l'expliquer, il faut faire appel non pas aux théories modernes sophistiquées, mais à des tendances établies il y a longtemps. En effet, il y a deux tendances contradictoires qui se manifestent dans les différents domaines de la langue: l'une à l'expressivité maximale, l'autre à l'économie maximale. Normalement, les langues présentent un équilibre relatif entre les deux, mais parfois l'une des tendances l'emporte décidément sur l'autre.

Un simple exemple. Dans la phrase polonaise *Ten mały ładny pasterz śpiewa...*, la catégorie grammaticale du nombre est marquée cinq fois, autant de fois qu'il y a de mots. Par contre, dans la traduction française *Ce beau petit berger chante...*, elle n'est marquée qu'une fois. Dans les deux langues on trouve donc des cas extrêmes. Lequel est plus avantageux? C'est difficile à dire. D'une part on a le polonais, avec une redondance maximale, et d'autre part, le français avec l'économie maximale. Dans les conditions d'écoute favorables, le cas du polonais est moins avantageux du fait qu'on y exprime plusieurs fois la même nuance de sens, mais dans les conditions d'écoute défavorables (gare, aéroport, école), c'est le cas du français qui est moins avantageux: le locuteur français risque d'être mal compris.

Cette phrase a été choisie pour éclaircir les deux tendances, normalement la différence dans le cadre de cette catégorie ne s'affirme pas d'une façon aussi nette que l'exemple pourrait le suggérer. Cependant, la vraie typologie commence dès qu'on déborde le cadre d'une famille de langues, en l'occurrence celle des langues indo-européennes. C'est alors qu'on trouvera de vrais cas extrêmes. Pour reprendre l'exemple de la catégorie du nombre et rester dans le cadre du japonais, on peut signaler un cas encore plus déviant par rapport à la norme facile à établir: cette langue ne distingue pas, grammaticalement, entre le singulier et le pluriel, elle ne distingue donc normalement pas entre *Elle a un frère* et *Elle a des frères*. Et pourtant, le japonais fonctionne très bien en tant que langue.

Avant d'énoncer notre opinion sur la thèse en cause avancée par Comrie, nous rappelons encore un autre exemple connu. On sait bien que l'opposition entre temps grammaticaux: passé – présent – futur est quasi universelle, dans certaines langues on a même affaire à des sémantiques très nuancées: un plus-que-parfait ou un passé récent, parfois un futur proche, un futur éloigné ou

un futur très éloigné. Mais on sait aussi que les temps grammaticaux manquent en hopi, langue amérindienne.

Revenons à l'exemple de Comrie, qui est, au fond, la proposition d'un universel implicationnel complexe: la coexistence universelle de plusieurs traits. Appréciée sur la base de quelques langues indo-européennes la tendance que les quatre traits montrent à apparaître ensemble nous paraît plausible. Ce qui nous frappe c'est la constatation que «unfortunately» on trouve des contre-exemples par rapport au «pro-drop parameter». Et pourtant la situation que l'on trouve dans le phénomène défini comme «pro-drop parameter» n'a rien d'anormal. Une langue présente normalement un équilibre relatif entre diverses tendances contradictoires. Mais on ne devrait pas s'étonner si parfois l'équilibre est ébranlé d'une façon plus ou moins nette. La situation de l'allemand évoquée ci-dessus s'explique facilement par la priorité accordée ici par cette langue à la tendance à l'expressivité maximale, aux dépens de celle à l'économie, qui conduit à la façon redondante de marquer la personne: *ich sprech-e*. La redondance apparaît en grec où certaines fonctions sont marquées en même temps par l'article et par la flexion, elle apparaît dans l'expression du nombre dans la grande majorité des langues romanes (article plus élément de flexion ou d'agglutination). Cette liste se laisse prolonger pratiquement à l'infini.

Dans d'autres cas c'est la tendance à l'économie qui l'emporte sur l'autre: absence de flexion verbale et possibilité d'omission de pronom sujet atone, absence de catégorie grammaticale de nombre en japonais, absence de catégorie grammaticale de temps en hopi, etc.

On peut conclure en disant que l'espoir souvent attaché aux méthodes de recherche actuelles est parfois exagéré, notamment en ce qui concerne l'établissement des universaux. Par rapport aux constatations universelles il y a des cas déviants, et il n'y a pas de méthode apte à les éliminer, à moins que l'on ne veuille forcer la réalité linguistique. Les universaux du langage ne sauraient donc être considérés d'une façon rigoureuse, mais plutôt comme des tendances. Un exemple de plus: les constatations à ambition universaliste portant sur la syntaxe deviennent illusoires si nous apprenons que, dans certaines langues, les reflets de l'opposition verbo-nominale sont faibles et dans d'autres, probablement tout à fait inexistantes (en *nootka*, par exemple).

Ainsi, si la recherche d'universaux paraît illusoire dans la mesure où la considération d'une langue, inconnue au départ, risque de bouleverser notre image du phénomène analysé, celle de constatations portant sur un groupe de langues délimité est tout à fait légitime. Cependant, si l'on fait abstraction des prétentions universalistes, nous pensons que «le pro-drop parameter» peut devenir l'objet d'intérêt de la typologie. De même le postulat général de

rechercher des corrélations entre les différentes structures de langue nous paraît un élément positif. Malheureusement, le paramètre et les corrélations en question sont des éléments isolés; on ne sait pas où il convient de leur assigner une place dans la typologie intégrale.

P. Ramat (1986) est sceptique en ce qui concerne la possibilité de traiter d'intégrales les typologies proposées jusqu'ici. L'un des exemples qu'il donne à l'appui de son point de vue est celui de P. Sgall. Ce chercheur forme des types morphologiques qui sont des faisceaux de traits caractéristiques (typologie C), mais ces traits n'ont pas, comme l'explique Ramat, de pouvoir explicatif. Ces traits permettent des constatations de type implicationnel (Si A, alors B). Il en va de même des traits appliqués par Greenberg. Cependant, pour expliquer, Ramat est d'avis qu'il faut descendre à un niveau d'analyse plus profond.

Le scepticisme de Ramat découle donc de l'appréciation négative qu'il porte sur les bases théoriques des typologies proposées ou plus précisément des typologies qu'il prend en considération. Mais il découle également de l'insuffisance de travaux empiriques («Empirical bases for holistic TIs [typologies] are at present (still) lacking» – p. 9).

Nous devons constater par rapport à ce qui précède que nous partageons le scepticisme de Ramat en ce qui concerne la réalisation immédiate d'une typologie intégrale. Au total, ce scepticisme nous paraît exagéré. Par ailleurs, il est fondé sur l'analyse d'un nombre de chercheurs trop réduit où des lacunes sont considérables; il ne dit mot par exemple du «Kölner UNITYP-Projekt», programme dirigé par H. Seiler. En ce qui concerne sa critique des bases empiriques d'une telle typologie, elle devrait être, selon nous, plus nuancée. En effet, il n'est pas légitime de nier toute une multitude de travaux analysant les langues romanes, même s'ils sont fondés sur des méthodes différentes.

Les problèmes évoqués ci-dessus se trouvent déjà signalés sinon analysés dans H. Haarmann (1977) qui dénonce la faiblesse de la théorie relative à la typologie linguistique: le progrès s'y accomplit moins par des innovations théoriques que par l'analyse empirique de problèmes nouveaux. Il dénonce l'attitude adoptée par les chercheurs du XX^e siècle qui consiste à se limiter à l'analyse des sous-systèmes; de la sorte on laisse de côté les corrélations qui se retrouvent dans différents sous-systèmes. L'analyse des sous-systèmes peut aboutir à des résultats positifs à condition de l'intégration des données sur les rapports qui existent entre eux.

Les recherches ultérieures, dont celles évoquées ci-dessus, n'ont fait en principe que développer les idées de Haarmann.

La dernière publication en date est le livre de W. Mańczak *La classification des langues romanes* (1991). Au point de vue qui nous intéresse, nous donnons la priorité à son article évoqué ci-dessus, parce que, à l'époque de sa publication, il dépassait en réalisation ce que les contemporains postulaient. Dans les deux travaux, l'auteur réalise une typologie qui n'est ni une typologie partielle normalement pratiquée ni une typologie intégrale. L'analyse effectuée est une analyse intégrale, mais limitée à un seul niveau de langue: la morphologie dans le cas de l'article, le lexique dans le cas de la monographie.

D'ailleurs le terme de typologie employés dans les deux travaux de W. Mańczak est aussi soumis à une limitation car le but que l'auteur se pose n'est pas par excellence typologique. La notion de base y est la parenté des langues, notion relevant plutôt de la linguistique historique que de la typologie: tandis que, pour la typologie romane, le point de repère est constitué par les langues non romanes (la typologie d'un groupe de langues commence dès qu'on dépasse le cadre de ces langues), pour W. Mańczak le point de repère est le latin. On peut admettre que l'auteur a réalisé la thèse posée: la classification des langues romanes qu'il effectue a toutes les chances de supporter l'épreuve du temps car elle correspond à des réalités extralinguistiques, telle la chronologie des conquêtes romaines. Cependant, il a tort de ne pas essayer d'ancrer plus profondément son étude dans la méthodologie courante de nos jours ce qu'il pourrait obtenir 1^o par la considération de la notion de base à laquelle il fait appel: parenté des langues dans le cadre des notions voisines: rapports génétiques et typologie linguistique et 2^o par une analyse plus approfondie d'autres travaux qui ont recours à la relation entre typologie linguistique et famille des langues (par ex. Adrados 1986; Birnbaum 1970; Coseriu 1988, etc.).

En guise de conclusion, on peut dire que nous sommes en présence de deux pôles: 1^o postulats ambitieux qui considèrent comme réalisable, parfois dans un avenir proche, une typologie intégrale des langues romanes et 2^o réalisations parfois à degré de généralité considérable de descriptions des langues romanes qui se rapprochent, d'une certaine façon, de ces postulats. L'élément essentiel dans ces postulats c'est avant tout la nécessité de dépasser le cadre des sous-systèmes de langue parce qu'à l'intérieur de nombreux sous-systèmes on retrouve des corrélations analogues. C'est aussi la nécessité de considérer le type linguistique comme une collection de traits organisés dans un système. Cependant, on ne précise pas suffisamment dans quels cas les traits sont organisés dans un système et dans quel cas les relations qu'ils représentent ne sont pas suffisamment étroites pour qu'ils puissent constituer un système. Cf. aussi cette constatation de F. Adrados (1986 p. 440): «With

respect to the synchronic point of view, the total description of the typology of a language as a bundle of features that are more or less organized into systems, which in turn are in relation to other systems, has not been done yet».

Les conclusions sont donc décevantes. Nous ne parlons plus de l'espoir que certains attachent à l'analogie parfois établie entre la typologie linguistique et la paléontologie où la découverte d'un élément du corps d'un animal conduit à la reconstruction de l'animal entier (cf. Ramat 1986 p. 3; Adrados 1986 p. 423). Les analyses linguistiques jusqu'ici effectuées ne permettent pas de supposer la possibilité de déduire, à partir de quelques principes, tous les traits typologiques d'une langue. Il faut quand même ajouter que la tendance analytique/synthétique a un pouvoir explicatif considérable.

Le choix des opinions formulées au sujet de la typologie intégrale a nécessairement un caractère subjectif. Comme l'effort généralisant est propre à toute activité scientifique («Non est scientia nisi de generalibus»), on devrait compléter cet aperçu de suggestions faites au cours de différentes études sans rapport en apparence avec le sujet traité. De plus, il est impossible de présenter à fond un sujet théorique en se limitant aux conceptions des seuls romanistes.

2. Nos propres études relèvent dans la très grande majorité des cas de la typologie partielle (cf. surtout Gawelko 1984, 1986, 1988). Cependant, nous pensons qu'il n'est pas prématuré d'émettre une hypothèse qui détermine la place qu'il convient d'assigner à la typologie intégrale. Nous avons présenté notre conception de la typologie intégrale dans l'article *Is Whole Language Typology Possible towards the End of the XXth Century?* (= Gawelko 1991).

Toutes les disciplines linguistiques auxquelles on peut assigner le terme de typologie au sens large de ce terme y (c.à.d. Gawelko 1991) sont réunies dans le schéma (p. 208). Elles sont réparties en deux grandes catégories selon la généralité de la méthode qu'elles impliquent. Dans le cadre de la première, qui correspond à la typologie partielle, nous avons envisagé 1^o la traductologie (qui comporte *a.* des énoncés concrets; *b.* des unités lexicales concrètes: *chaise, fenêtre*, etc.), 2^o la typologie structurale (*a.* groupes paradigmatiques de lexèmes (champs lexicaux), *b.* sous-systèmes de langues (par ex. catégorie de la voix)), 3^o l'universologie, qui comporte des catégories universelles, grammaticales et sémantiques (par ex. modalité, différences de style: populaire, littéraire, professionnel, etc., locativité, causativité, etc.). Dans le cadre de l'autre catégorie, qui correspond à la typologie intégrale postulée, nous avons envisagé deux catégories: 1^o la caractérologie (qui

comporte des traits tels que économique, expressif, virtualité vs. état réel, tendance nominale, etc.) et 2^o l'intégration des traits relevant de la typologie générale dans les sciences humaines. Ce dernier point ne fait pas l'objet d'analyse, il présuppose un rapport entre la linguistique et des traits paralinguistique.

Les catégories énumérées ci-dessus s'échelonnent selon le degré de généralité qu'elles représentent. L'approche relevant de la typologie intégrale présente une langue comme une collection de traits tels que «économique», «expressif», etc. Nous n'avons pas proposé de méthode qui permette de dégager les traits formant les catégories «universologie» et «caractérologie». Tout simplement nous avons testé les traits utilisés dans différentes études typologiques.

Le schéma rappelé n'est qu'une hypothèse. Il n'est pas exclu qu'on devra affiner l'analyse pour que les traits deviennent pertinents en typologie intégrale. Tel le trait «économie de l'expression linguistique», qui a fait ses preuves dans quelques domaines de langue choisis, mais sa pertinence en typologie intégrale reste à vérifier. Il s'agit du fait que si une langue est relativement économique au plan phonétique, en ce sens qu'elle a relativement peu de phonèmes (qui présentent forcément peu de traits distinctifs), elle est peu économique au plan morphologique: les phonèmes ayant peu de traits distinctifs, les morphèmes sont nécessairement longs pour conserver leur pouvoir distinctif. On pourrait continuer en disant que la pauvreté du niveau morphologique, en ce sens qu'une langue donnée a peu de désinences, entraîne une richesse en moyens syntaxiques.

Les traits caractérologiques sont dégagés après examen de nombreuses catégories grammaticales. L'établissement d'un trait dans un domaine de langue ne dit rien sur l'importance qu'il possède en typologie intégrale. Ainsi l'analyse de la catégorie grammaticale du nombre nous a conduit à la conclusion que le français est plus économique que les autres langues romanes et, dans une mesure plus considérable, que le polonais (cf. Gawelko 1985), mais une telle conclusion n'est susceptible de généralisation qu'après examen d'une longue série de catégories.

Notre conception de réaliser une typologie générale des langues romanes est appuyée, dans l'article mentionné, par un exemple empirique: notamment celui de l'économie de l'expression linguistique, qui s'avère plus grande en français que dans d'autres langues romanes et, dans une mesure plus considérable, que dans les langues slaves. Cette conclusion découle de la considération de plusieurs catégories linguistiques: à part la catégorie du nombre évoquée plus haut, celle des verbes de position (assez souvent on a des équivalents: fr. *être, se trouver*, esp. *yacer*, port. *jazer*, pol. *leżeć*, c'est-à-dire

un verbe générique en français vs. un verbe spécifique dans les autres ou d'autres langues); différentes combinaisons de mots (ex. fr. *faire des vers* vs. pol. *pisać wiersze*), etc.

C o n c l u s i o n. Les tendances généralisantes s'accroissent au cours de la dernière décennie. Cependant, on ne peut pas dire que la typologie intégrale des langues romanes en soit au stade dynamique de son élaboration.

BIBLIOGRAPHIE

- A d r a d o s F. R. (1986): Indo-European, Latin, Romance: Some Typological Remarks. In: O. J a e g g l i & C. S i l v a - C o r v a l a n (éds). *Studies in Romance Linguistics*. Dordrecht p. 421-445.
- B i r n b a u m H. (1975): Typology, Genealogy, and Linguistic Universals. «*Linguistics*» 144 p. 5-25.
- C o m r i e B.: Holistic versus Partial Typologies [le texte photocopié] p. 213-232.
- C o s e r i u E. (1988): Der romanische Sprachtypus. Versuch einer neuen Typologisierung der romanischen Sprachen. In: *Energie und Ergon*. Vol. 1: Schriften von E. Coseriu (1965-1987). Tübingen.
- G a w e ł k o M. (1984): Trois modèles principaux employés en typologie partielle. «*Neophilologica*» 3 p. 11-26.
- G a w e ł k o M. (1985 (1986)): Analyse fonctionnelle de la catégorie du nombre dans les langues française, roumaine et polonaise. «*Cahiers Ferdinand de Saussure*» 39 p. 131-142.
- G a w e ł k o M. (1986): Osservazioni sulla classificazione delle lingue romanze. «*Filologia Moderna*» 8 p. 183-194.
- G a w e ł k o M. (1988): Remarques sur l'établissement des caractères spécifiques du lexique roman. «*Prace Slawistyczne*» (Wrocław) 65 p. 303-314.
- G a w e ł k o M. (1991): Is Whole Language Typology Possible towards the End of the XXth Century? «*Étude de linguistique romane et slave*» (Cracovie) Vol. 1 p. 203-215.
- H a a r m a n n H. (1977): Prinzipielle Probleme des multilateralen Sprachvergleichs. Anmerkungen zur Methodik und Methodologie. Tübingen. TBL 83.
- M a ł c z a k W. (1959): Le problème de la classification des langues romanes. «*Boletim de Filologia*» (Lisbonne) 18.
- M a ł c z a k W. (1991): La classification des langues romanes. Cracovie.
- R a i b l e W. (éd.) (1987 (1989)): *Romanistik, Sprachtypologie und Universalien-forschung. Plädoyer für eine integrale Romanistik. Beiträge zum Freiburger Romanistentag*. Gunter Narr Verlag. TBL 332.
- R a m a t P. (1986): Is a Holistic Typology Possible? «*Folia Linguistica*» p. 3-14.

KILKA TENDENCJI GENERALIZUJĄCYCH W TYPOLOGII ROMAŃSKIEJ

S t r e s z c z e n i e

Tendencja do ujęć ogólnych jest właściwa całej nauce, także językoznawstwu. W ramach typologii nasila się ona w ostatnim dziesięcioleciu, stała się nawet przedmiotem kilku konferencji międzynarodowych. Zasadnicze pytanie, jakie stoi dziś przed typologami, dotyczy możliwości powstania typologii integralnej, tak jak to miało miejsce w wieku XIX, opartej jednak na bardziej realistycznych i złożonych podstawach. W artykule omówiono kilka postulatów, jakie postawiono w tej kwestii, oraz kilka opisów języków romańskich, które w znacznym stopniu tym postuatom odpowiadają. Ogólny wniosek jest raczej pesymistyczny, w tym sensie, że nie należy się spodziewać rychłego powstania typologii integralnej języków romańskich.